



maison des arts
— centre d'art
contemporain
de malakoff —

105, avenue
du 12 février 1934
92240 malakoff

ouverture
mercredi au vendredi
- 12h à 18h
samedi et dimanche
- 14h à 18h

renseignements
maisondesarts.malakoff.fr
01 47 35 96 94
entrée libre

ville de Malakoff



21 janvier - 5 avril 2020

exposition

vous êtes l'heure, je suis le lieu

louise pressager

Louise Pressager

Née à Nancy en 1985, Louise Pressager vit et travaille à Malakoff. Son activité de parolière de chansons a débuté en parallèle de ses études de droit et de sciences politiques. Elle a ensuite mené une double vie d'artiste plasticienne et d'employée de bureau avant de travailler à temps partiel dans un hôpital psychiatrique. Lauréate du salon de Montrouge en 2014, elle a bénéficié la même année d'une exposition au Palais de Tokyo. Son travail plastique est aujourd'hui représenté par la galerie Laure Roynette à Paris. Le regard qu'elle porte sur l'existence, qu'elle soit collective ou intime, est d'autant plus tranchant que ses œuvres emploient un langage visuel simple et une grande économie de moyens plastiques et formels.

Du 21 janvier au 5 avril 2020, la maison des arts, centre d'art contemporain de Malakoff, présente vous êtes l'heure, je suis le lieu, première exposition monographique consacrée à Louise Pressager dans un centre d'art.

Tournant majeur dans le travail de l'artiste, cette exposition donne à voir pour la première fois un ensemble de chansons et clips vidéo installés dans une scénographie spécifiquement conçue pour l'occasion. Alors qu'elle s'était toujours appliquée à contourner le genre autobiographique, Louise Pressager s'empare cette fois du micro et c'est à la première personne du singulier qu'elle chante ses textes mis en musique par le compositeur et arrangeur Ferdinand.

Dans ses nouveaux dessins, elle rompt partiellement avec le noir et blanc de son style graphique habituel pour oser les couleurs et le grand format. Des projections oniriques s'invitent dans ses installations.

À grand renfort de linoléum et de placoplâtre, elle nous propose un parcours fléché analogue à celui que l'on suit dans les magasins de mobilier et de décoration. Sauf qu'il ne s'agit pas ici de passer d'une pièce à l'autre d'un appartement, mais de naviguer entre les différentes sphères d'un univers cérébral. Chansons, clips vidéo, grands dessins colorés, objets, suivent ainsi le labyrinthe mental de l'artiste pour habiter et habiller les espaces d'expositions du centre d'art. Toutes les thématiques investies le sont sous l'angle du jeu, dans son double sens conceptualisé par le psychanalyste britannique Donald Winnicott.

Il y a d'un côté le *playing*, ce jeu libre, spontané et créatif auxquels se livrent les petits enfants. Certains psychothérapeutes tentent artificiellement d'en reproduire les conditions entre les murs de leurs cabinets au moyen du transfert. C'est de cet instrument psychanalytique qu'il est question dans **Rendez-vous manqué**, le morceau d'ouverture de l'exposition. Dans les clips des chansons **Bouée crevée** et **Je crois que j'oserais te dire je t'aime**, les couleurs chatoyantes des nombreux jouets et déguisements manipulés tranchent avec la gravité des souvenirs abordés, respectivement les violences scolaires et la découverte de l'homosexualité.

Le premier étage est le lieu d'un autre type de jeu, celui que traduit le terme *game*, enfermé dans les règles strictes auxquelles les adultes choisissent le plus souvent de se conformer. Les jeux de société en sont l'exemple type. Pour le clip de la chanson **Le rôle du pigeon**, Louise Pressager a mis au point une réplique parodique du célèbre jeu *Twister*. Elle l'utilise pour raconter son expérience du travail en *open space*, dans un langage visuel et textuel flirtant avec les codes du hip-hop. Le visiteur se retrouve immergé dans cette nouvelle installation, entre un écran d'ordinateur géant et un énorme clavier au sol, avec une musique qui transforme le lieu en *discospace* et invite à se déhancher sur la chanson. L'exposition se termine par l'espace de l'Église, avec la vidéo **Le gros câlin** et un dessin mural, qui apportent une dernière note sur la thématique religieuse.

À la faveur d'un dévoilement inédit, *vous êtes l'heure, je suis le lieu*, laisse le doute s'installer entre fiction et réalité, entre premier et second degré. L'humour s'efface derrière une autodérision plus discrète, les masques tombent les uns après les autres, et il n'est pas interdit de percevoir un émerveillement sincère derrière certains des artefacts rassemblés ici. La vidéo **Ça va mieux** s'accompagne d'une installation éponyme qui conduit le public vers le quotidien d'un malade, depuis son hospitalisation psychiatrique jusqu'à sa sortie.

Rendez-vous manqué

Dans **Rendez-vous manqué**, Louise Pressager donne corps au personnage de *Supermalade*, super-héroïne burlesque affublée d'un slip kangourou et de charentaises. Cette patiente à l'allure peu commune ère dans la réalité mouvante d'une salle d'attente qui s'anime et se transforme à mesure que son regard se perd dans les arabesques d'un tapis persan. Par l'intermédiaire d'un mur sur lequel elle dessine ses propres motifs, elle entre en communication avec le maître des lieux, un médecin sans visage qui s'affaire dans le cabinet attenant. C'est à ce fantôme en blouse blanche qu'est dédiée la chanson.

Cette dernière aborde en effet la question du transfert, ce lien si particulier qui unit le psychiatre à un patient qui (...) prend pour de l'amour ce qui n'est, en fait, qu'un embrasement d'anciens émois »¹. On peut aussi choisir de ne voir ou n'entendre dans ce morceau très structuré qu'une simple « chanson de tapis ». On sait que « (...) chaque mode de musique persane possède son propre répertoire de mélodies et qu'il existe (...) des analogies entre les rythmes mélodiques et l'organisation spatiale d'un tapis. »²

¹ *Le transfert*, de Saverio Tomasella, Eyrolles, 2012, p. 91.

² *Le grand guide du tapis*, de Jacques Anquetil, Hachette, 1994, p. 31.



Rendez-vous manqué, 2020. 5 min. et 52 sec., clip musical, (capture d'écran). Chanson : musique Ferdinand / paroles Louise Pressager. Vidéo : Louise Pressager. Coproduction maison des arts, centre d'art contemporain de Malakoff. © Adagp, Paris 2020, Courtesy galerie Laure Roynette.



Les aventures de Supermalade, 2019. 270 x 275 cm, fresque. Coproduction maison des arts, centre d'art contemporain de Malakoff. © Adagp, Paris 2020, Courtesy galerie Laure Roynette.



La psychiatrie c'est la prostitution de l'âme, 2019. 270 x 291 cm, fresque. Coproduction maison des arts, centre d'art contemporain de Malakoff. © Adagp, Paris 2020, Courtesy galerie Laure Roynette.

Bouée crevée

Les premières notes de « *Ah ! vous dirai-je, maman* » sont interrompues pour céder la place à celles, dansantes, de **Bouée crevée**.

Dans cette vidéo, le décor est vite planté et il a tout pour être agréable, les oiseaux babillent, le ciel est bleu, les arbres feuillus, il fait doux.

Dans ce jardin verdoyant, qui rappelle les paysages non linéaires de David Hockney, chaque personnage vaque à ses occupations autour de la piscine gonflable. Pendant que la bonne élève est calmement concentrée à travailler ses dessins autour de l'eau, le maître nageur, censé surveiller la baignade ne la voit pas car « *il se fait bronzer* » et la maman dansotte au rythme de la musique jouée par le lecteur cassette coloré.

Habillée tout en noir avec des bottes en plastique jaune, assorties à sa bouée canard, accessoire indispensable à sa survie, et affublée de son cartable rectangulaire, Louise Pressager se met dans la peau de la bonne élève, qui se fait agresser par le cancre, « *avale tasse sur tasse* » et finit par se noyer dans la petite piscine gonflable, sous le regard aveugle du maître-nageur et les oreilles sourdes de sa maman, trop occupée à se dandiner sur les sons, qui sont en réalité les cris d'appels à l'aide de sa fille.

Le jardin, qui est pourtant le lieu par excellence des jeux et des libertés, se transforme progressivement en un terrain miné mettant en péril la vie de la protagoniste. Pour survivre et échapper à ce cauchemar, le seul moyen est de se tourner vers ses « *vedettes* », et le maître nageur enfile le masque d'Elton John.

Louise Pressager plonge dans ses douloureux souvenirs d'enfance / adolescence pour dénoncer un système scolaire inadapté, dans lequel il est difficile de s'intégrer et qui laisse parfois les individus à « *la marge des cahiers* ».

« *Au secours, au secours, à l'aide, à l'aide* », la bonne élève a perdu pied et s'est noyée. Sa maman tente de la réanimer, et on glisse doucement vers *Je crois que j'oserais...* qui développe le sujet de l'homosexualité déjà amorcé dans **Bouée crevée** : « *Quatre ans dans la peau d'un homard, quatre ans dans la peau d'une homo* ».



Bouée crevée, 2019. 5 min. et 11 sec., clip musical, (capture d'écran). Chanson : musique Ferdinand / paroles Louise Pressager. Vidéo : Louise Pressager. Coproduction maison des arts, centre d'art contemporain de Malakoff. © Adagg, Paris 2020, Courtesy galerie Laure Roynette.

Je crois que j'oserais te dire je t'aime

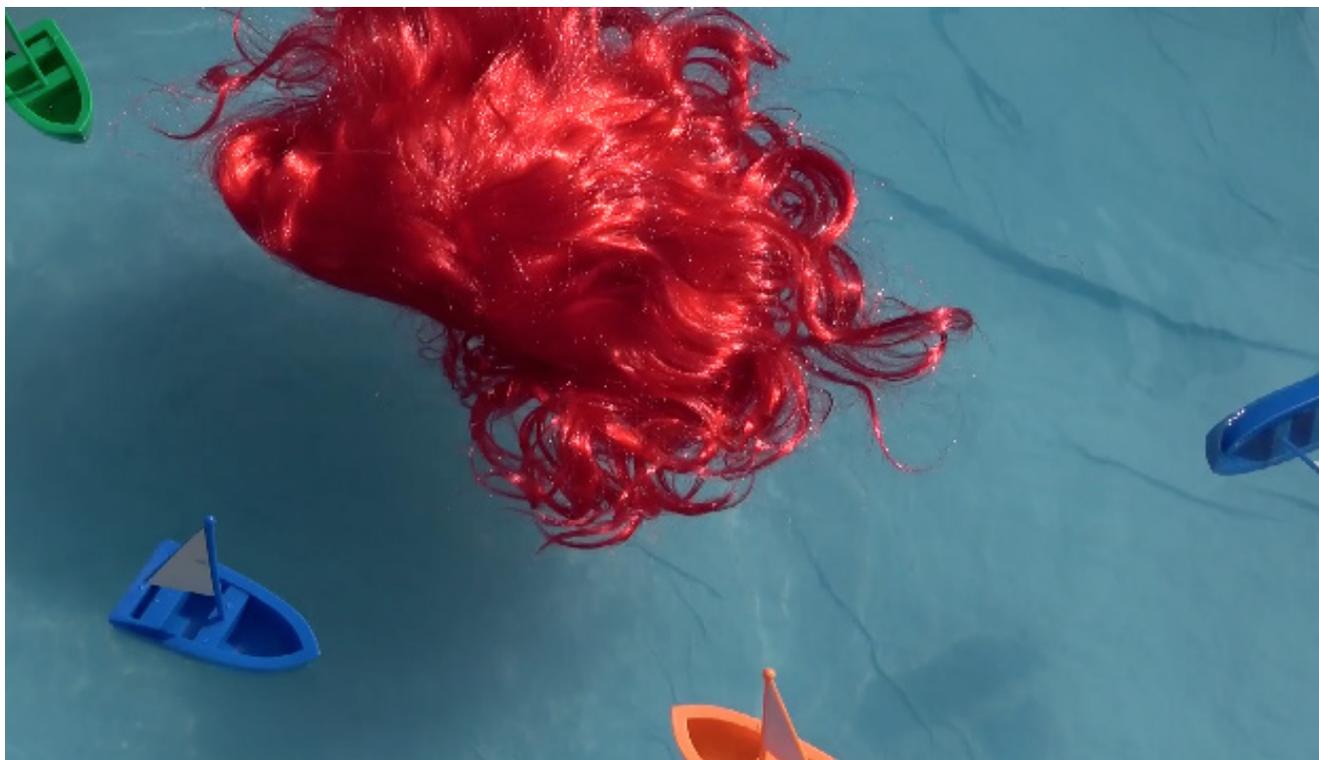
Dans **Je crois que j'oserais te dire je t'aime**, Louise Pressager évolue toujours dans le même jardin. Elle hisse d'emblée le drapeau arc-en-ciel, connu comme celui de la communauté lesbienne, gay, bisexuelle, transgenre, queer... au sommet d'un château de sable.

Elle se glisse dans la peau de différents personnages, presque tous des héroïnes et héros Walt Disney. Elle passe de la princesse au prince, de la bête à l'homme. Les nombreux déguisements qu'elle porte sont autant d'identités différentes. Sa voix finit même par se transformer, dans une mue qui finale vient couronner toutes ses mutations physiques.

Louise Pressager aborde de manière féérique et quasi magique le sujet de l'homosexualité, sous un angle amoureux plus que social : « *Je crois que j'oserais te dire je t'aime* » en est le titre complet.

La chanson est rythmée par la présence du « si » : « *si j'avais encore plus de mal dans les aigus...* », qui ancre la narration au conditionnel. Louise Pressager énumère toutes les conditions qui pourraient rendre cet amour possible, et nous autorise, à l'issue de cette grande traversée, à croquer dans la pomme.

La fable s'arrête au son de la voix de la maman qui finit d'étendre son linge et ramène sa fille à la réalité du quotidien. Le costume de prince charmant, pourtant auréolé de tout le merveilleux des contes de fées, termine sa journée suspendu parmi les culottes et des chaussettes. Le charme est rompu.



Je crois que j'oserais te dire je t'aime, 2019. 4 min. et 44 sec., clip musical, (capture d'écran). Coproduction maison des arts, centre d'art contemporain de Malakoff. Chanson : musique Ferdinand / paroles Louise Pressager. Vidéo : Louise Pressager. Coproduction maison des arts, centre d'art contemporain de Malakoff. © Adagp, Paris 2020, Courtesy galerie Laure Roynette.

Ça va mieux

Muet mais accompagné de bruitages, le film aborde de manière à la fois métaphorique et à demi humoristique quelques-uns des grands enjeux de l'hospitalisation en milieu psychiatrique. Il est découpé en différents chapitres retraçant de manière plus ou moins chronologique le parcours et le quotidien d'un malade : l'entrée à l'hôpital, la mise en place d'un traitement médicamenteux, le suivi d'une psychothérapie, la prise des repas, le temps de sommeil, les ateliers thérapeutiques, les visites et les permissions, la sortie définitive.

L'accent est mis sur la complexité des relations entre les différentes institutions auxquelles se trouve confronté le malade (en particulier la famille et le corps médical), et sur les influences plus lointaines qui peuvent s'exercer sur lui (croyance religieuse, pulsion de mort, etc.). Ces différentes instances sont personnifiées dans des figures archétypales identifiables par leur déguisement, et les personnages sont les suivants :

- La Névrose : personnage principal vêtu d'un pyjama bleu trop petit et portant un entonnoir sur la tête, représentation classique de la personne atteinte de troubles psychiques. Ce premier malade, grand suicidaire hospitalisé à la demande d'un tiers, a les yeux souvent rivés sur ses pieds, et évoque volontiers des pathologies comme la dépression mélancolique.
- La Santé : personnage avec un gyrophare à la place du nez, des étoiles d'ambulances dessinées sur les lunettes, les cheveux teints en bleu et une blouse blanche, qui incarne l'institution médicale dans son ensemble. Omnipotent, il assure à lui seul le transport des malades jusqu'à l'hôpital, la distribution des médicaments et des repas, la thérapie par la parole, l'animation des ateliers thérapeutiques... Sa maladresse épisodique n'a d'égale que sa bonne volonté et son souci de bien faire.
- La Psychose : second personnage de malade en pyjama bleu (trop grand pour lui cette fois-ci), camarade de chambre du premier, qui noue avec lui une relation de confiance et de solidarité tout à fait centrale dans le film. Les yeux souvent tournés vers le haut, ce second malade, plus souriant et dynamique que le premier, suggère des pathologies de type psychotique comme la schizophrénie ou la bipolarité.
- La Famille : personnage coiffé d'un chapeau en forme de toit de maison et vêtu d'une robe à motif de briques, qui symbolise la famille, promenant « son » malade dans une poussette pendant ses permissions, et (de manière métaphorique) lui réapprenant progressivement à marcher.
- La Religion : personnage vêtu d'un imposant costume de croix brun, qui incarne la religion, et qui fait des apparitions furtives pour accompagner le questionnement métaphysique du malade suicidaire.
- La Mort : ce personnage frêle au faciès sympathique moulé dans un collant noir et chaussé de rollers (comme ces employés affairés qui sillonnent les supermarchés) apparaît épisodiquement pour illustrer les ruminations morbides du dépressif.



Ça va mieux, Louise Pressager, 2014. 24 min. 10 sec., vidéo HD, (capture d'écran). Coproduction Palais de Tokyo. © Adagp, Paris 2020, Courtesy galerie Laure Roynette.

Le rôle du pigeon

Écrite dans un *open space*, la chanson est le témoignage d'une travailleuse du secteur tertiaire.

Ancienne « opératrice de saisie », Louise Pressager est donc une « spécialiste du clavier d'ordinateur, qui saisit des documents ou des données, manuscrits ou enregistrés ou des informations destinées à alimenter des bases de données sur un micro-ordinateur » si l'on suit la définition accordée par le moteur de recherche Google.

Dans **Le rôle du pigeon**, l'objet écran et l'objet clavier deviennent ainsi un espace à part entière, qui englobe deux animaux anthropomorphes dont les rôles sont d'ailleurs interchangeable, ne tenant qu'aux masques et aux vêtements qu'ils se disputent chaque matin. « *L'ordinateur devient une pièce, un lieu dans lequel on peut rentrer tout entier, il est spatialisé.* »¹ Le pigeon *collaborateur* et le cochon *manager* y gesticulent, parodiant ainsi le célèbre jeu *Twister* dont l'amusement repose sur l'enchevêtrement loufoque des corps lié à une boussole qui indique à quel endroit poser ses mains et ses pieds. Ce jeu qui tort, tortillonne et déforme les corps est à l'image d'un univers de travail qui impose « (...) une posture face à un mobilier spécifique » et dont : « L'efficacité est ici désignée comme le fait d'être présent à son poste de travail, de faire ses heures, et d'y adopter une posture adéquate – se tenir droit et entretenir un cliquetis régulier sur le clavier de sa machine à écrire puis de son ordinateur. »²

Le clip a été tourné en intérieur, dans un immeuble de bureaux désaffecté, et à l'extérieur, dans une cour de récréation. À l'intérieur les personnages déambulent dans les couloirs, donnant à voir les vestiges d'un mode de travail promis à une disparition prochaine. À l'extérieur ils jouent avec des jeux, publics, bien ancrés dans le sol, indéracinables.

Le rôle du pigeon désigne le moment du dernier souffle de cet animal dominé qui émet alors un ultime bruit rauque.

Cette vidéo interroge ainsi le monde du travail, l'espace de l'*open space* et la place physique et symbolique que chaque personne occupe, sur une musique joyeuse et dansante composée par Ferdinand, qui interprète aussi l'un des deux personnages...

Pour survivre dans cet univers ou nous en échapper, peut-être devrions-nous devenir des indiens ?

« *Coiffe-toi de mes plumes*

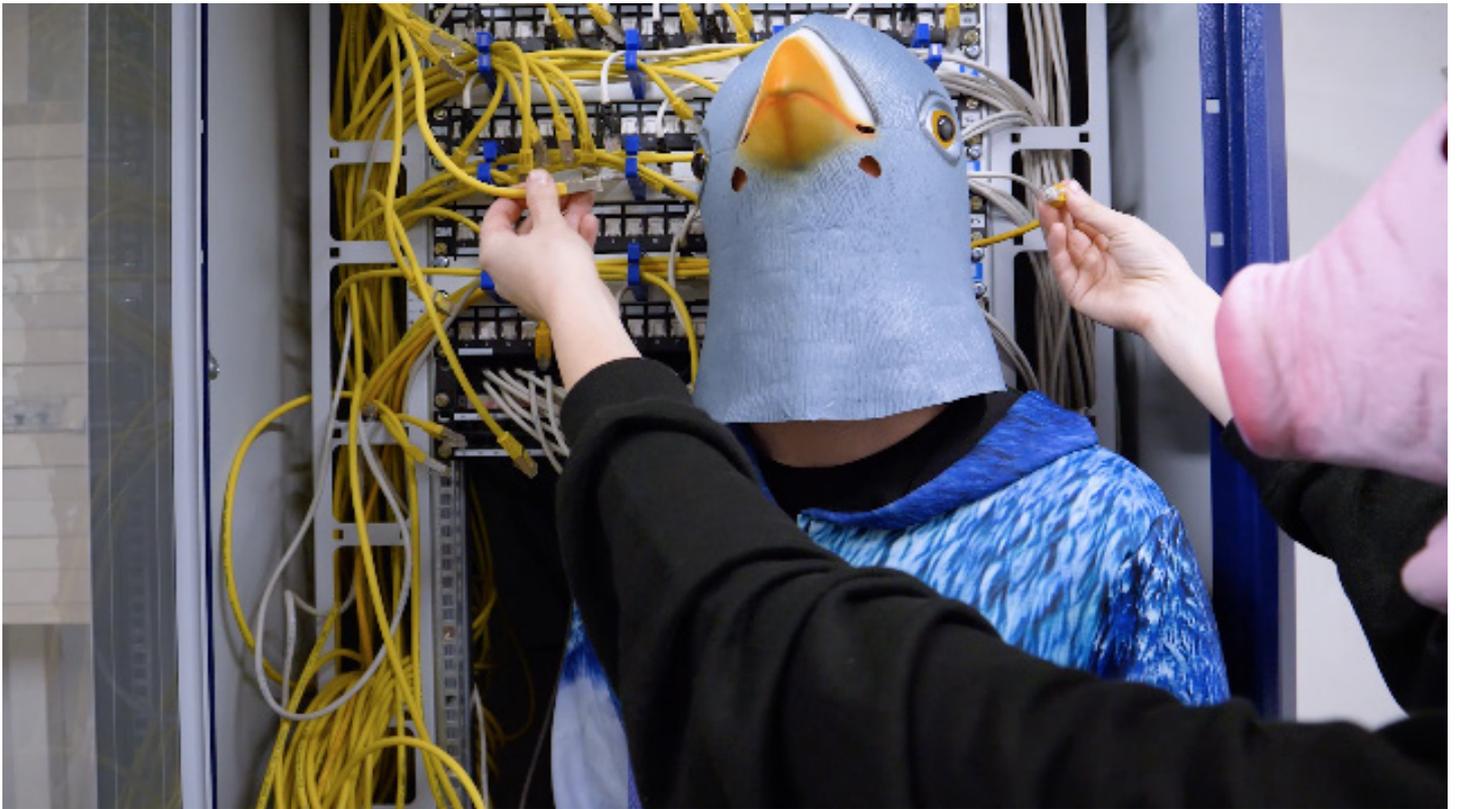
Arme-toi de courage

Bats-toi comme un peau rouge »

chante Louise Pressager à la fin de la chanson.

¹ Marc Bertier et Sandra Perin dans *Open Space, entre mythes et réalités*.

² Marc Bertier et Sandra Perin dans *Open Space, entre mythes et réalités*.



Le rôle du pigeon, 2020. 4 min. 10 sec., clip musical, (capture d'écran). Chanson : musique Ferdinand / paroles Louise Pressager. Vidéo : Louise Pressager. Coproduction maison des arts, centre d'art contemporain de Malakoff. © Adagp, Paris 2020, Courtesy galerie Laure Roynette.

Le gros câlin

Dans cette vidéo foutraque, Louise Pressager se travestit en Jésus dans diverses saynètes mettant également en scène un second personnage vêtu d'un imposant costume de croix en tissu marron un peu rude. Volontairement mystérieux, ce film ne se veut ni érudit, ni iconoclaste. On peut même y voir une tentative de réconcilier le symbole violent qu'est la croix avec le côté tendre et généreux de certains catholiques pratiquants de la connaissance de l'artiste.

Au-delà de la symbolique religieuse, elle utilise la croix comme métaphore de la souffrance ; et se livre ici à une réflexion sur le rapport de l'homme (et de l'artiste en particulier) à sa propre douleur, oscillant souvent entre fuite, auto-complaisance et déni. L'artiste, sa souffrance et son œuvre, membres d'une Trinité nouvelle, s'affrontent et se fondent dans une forme de consubstantialité où tous les rôles sont réversibles.



Le gros câlin, 2014. 3 min. et 57 sec., clip musical, (capture d'écran). Chanson (*La ritournelle des survivants*) : musique Ferdinand / paroles Louise Pressager. Vidéo : Louise Pressager. © Adagp, Paris 2020, Courtesy galerie Laure Roynette.

agenda

21

janvier

10h : visite presse
et professionnels
18h : vernissage

30

janvier

18h
visite presse
et professionnels

28

mars

16h
concert

informations pratiques



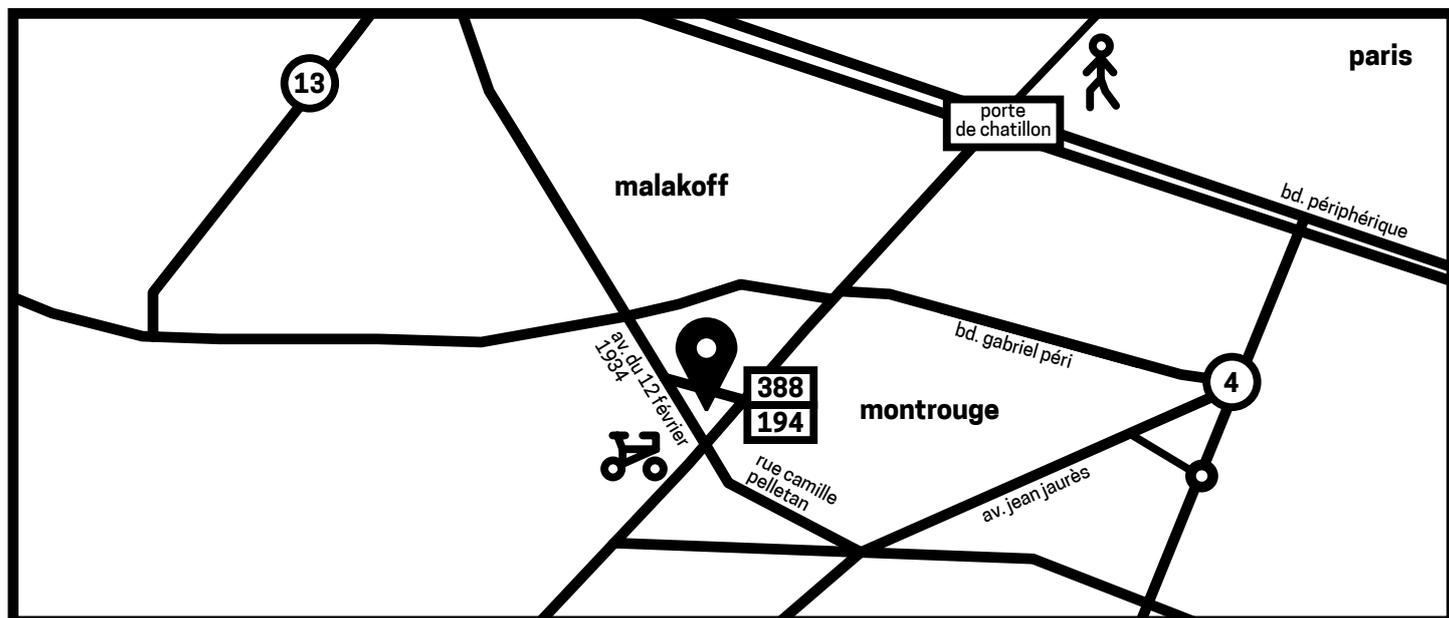
métro



bus



vélib'



accès

105, avenue du 12 février 1934
92240 Malakoff

métro ligne 13

Station Malakoff - Plateau de Vanves, puis direction centre-ville.

métro ligne 4

Mairie de Montrouge

voiture

Sortie Porte de Châtillon, puis avenue Pierre Brossolette

vélib'

Station n°22404, avenue Pierre Brossolette

contacts

direction

aude cartier

production et communication

marie decap

éducation artistique et médiation

elsa gregorio

clara zaragoza, assistante

armande gallet, médiation week end

régie technique

carl marion

laurent redoulès

hors les murs

emeline jaret

mdecap@ville-malakoff.fr

www.maisondesarts.malakoff.fr

01 47 35 96 94

partenaires

la maison des arts, centre d'art contemporain de malakoff bénéficie du soutien du Conseil Régional d'Île-de-France, de la DRAC Île-de-France, du Ministère de la Culture et de la Communication et du Conseil départemental des Hauts-de-Seine.

La maison des arts, centre d'art contemporain de malakoff fait partie du réseau TRAM.

Entrée libre

Ouvert du mercredi au vendredi de 12h à 18h.

les samedis et dimanches de 14h à 18h.

Les lundis et mardis sur rendez-vous.